

CHRISTOPHE BIGOT

L'Hystéricon

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ARCHANGE ET LE PROCUREUR, 2008, roman.

L'HYSTÉRICON

CHRISTOPHE BIGOT

L'HYSTÉRICON

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

À Jocelyn, loin des yeux mais jamais loin du cœur.

— [...] Mais je voudrais savoir à qui madame Oisille donnera sa voix.

— Je la donne, dit-elle, à Simontault, lequel je sais bien qu'il n'épargnera personne.

— Autant vaut, dit-il, que vous mettiez à sus que je suis un peu médisant? Si ne lairrai-je à vous montrer que ceux que l'on disait médisants ont dit vérité.

MARGUERITE DE NAVARRE

L'Heptaméron.

PROLOGUE

Faites un effort d'imagination. Une grande maison bourgeoise, façon Deauville ou Dinard, au bout d'une langue de terre. Vous voyez ça d'ici. Non? Deauville *ou* Dinard, dites-vous? Normandie *ou* Bretagne? Bretagne, plutôt. Quelque part en Côtes-d'Armor ou dans le Finistère. La précision n'a guère d'importance. Du moment qu'on a les rochers découpés, les vagues furieuses, l'atmosphère vaguement légendaire, tout va bien.

Ce qui est crucial, en revanche : notre demeure est fortement isolée.

Oui, cela vous rappelle sans doute quelque chose. Agatha Christie. Chateaubriand. Daphné Du Maurier ou Scooby-Doo. Peu importe qui ou quoi. Si vous frissonnez agréablement et éprouvez le désir de mettre un gros pull ou de faire un feu de cheminée, c'est que vous êtes dans la bonne direction.

L'isthme qui relie cette maison à la terre ferme est ponctué de quelques dizaines d'autres propriétés, de part et d'autre de la route. Mais la maison qui nous intéresse est toute seule à trôner au bout de la petite presqu'île, au centre d'un jardin à l'anglaise. Cette appellation doit elle aussi susciter cer-

taines visions, toutes bienvenues : arbres résineux, massifs de fleurs, vallonnements et rocailles.

Au fond du jardin, un mur d'enceinte, percé par une poterne. Un escalier en colimaçon est creusé dans la muraille. L'air du large et les embruns s'y engouffrent en tourbillonnant. Au bout du colimaçon, le promeneur, depuis quelques marches aveuglé par la lumière du jour, après avoir tâtonné avec inquiétude dans le noir, débouche sur une grille en fer rouillé. De l'autre côté de la grille, à une quinzaine de mètres en contrebas, c'est la plage. On y accède par un nouvel escalier taillé dans le rocher. Très raide. Il faut s'appuyer à une rampe tellement oxydée qu'elle branle et se détache par morceaux. À marée haute, la plage est recouverte par les eaux. Si l'on veut se baigner, il faut plonger des rochers émergés.

Terminons d'inventorier les lieux. S'il est plus tard besoin de se représenter les scènes du récit, on pourra se reporter avec profit à ces indications. On a coutume de les justifier, en disant qu'elles sont peut-être fastidieuses, mais à coup sûr nécessaires. Nous nous contenterons de promettre que, dans la grande mesure du possible, la suite n'en comptera pas d'autres.

À proximité de la maison, un mini-centre commercial. Il comprend : une supérette / dépôt de pain / kiosque à journaux. Un marchand de glaces et de gaufres fermé hors saison. Une pharmacie.

Un bus dessert la presqu'île deux fois par jour en hiver, quatre fois par jour en été, depuis la gare routière de la ville adjacente, H***. Étant donné le mauvais état de la route, il faut compter une grosse demi-heure pour atteindre le dernier arrêt, à quelques dizaines de mètres de la façade de notre maison.

La maison elle-même est composée d'un seul corps de bâtiment, sur trois étages. Au rez-de-chaussée, un cellier rustique. Une salle à manger à ogives néogothiques, dont la baie vitrée donne sur le jardin. Une cuisine à l'ancienne, dans laquelle on mange généralement, autour d'une grande table en chêne rectangulaire, flanquée de deux bancs. La porte vitrée de la cuisine s'ouvre sur un potager. Artichauts, fraises, haricots et plants de tomates.

Aux étages, des chambres et des salles de bains. Bien entendu, les plus belles chambres, à raison de deux par étage, sont celles qui ont vue sur la mer. Mais une seule chambre dans toute la maison peut mériter le nom de *suite*. Elle est située au deuxième étage. Elle est composée d'une sorte de boudoir, d'une vaste chambre et d'un cabinet de toilette.

Il est à présent grand temps de peupler ce décor désertique.

Pendant toute la durée de notre récit, la suite qui vient d'être mentionnée sera habitée par le petit-fils de la propriétaire des lieux, laquelle habite Bordeaux en résidence principale, c'est-à-dire neuf mois sur douze. Retenez bien son nom. Ce jeune homme s'appelle Jason Cailleteau. Il est le personnage moteur de notre récit. À défaut d'en être le héros.

*

Jason termine une licence de lettres à l'université de ***.

Au printemps, il a proposé à plusieurs de ses camarades de venir profiter de la demeure familiale sitôt les écrits terminés.

La fin des examens coïncidant avec un week-end pro-

longé et des prévisions météorologiques radieuses, Jason et neuf de ses amis ont pris des billets de train pour H***. Mais — faut-il ajouter *malheureusement* ou *heureusement*, on laissera chacun se faire une opinion, *heureusement* pour notre récit et les acquis sociaux, *malheureusement* pour les *malheureux usagers* — ce fastueux week-end, effectivement très ensoleillé, même dans le quart nord-ouest, a concordé avec le début d'une grande grève dans les transports et la fonction publique.

Le jour du départ de Jason et de ses amis, il y a bien eu quelques retards et suppressions de train. Quelques scènes pénibles de cohue. Quelques râles et insultes sur les quais bondés. Mais rien de compromettant pour le week-end projeté, en définitive.

Quatre jours plus tard, en revanche, la situation avait bien changé. Nos jeunes gens, à peu près coupés du monde pendant la durée de leur séjour, ont compris qu'ils ne pourraient pas rentrer chez eux comme ils l'avaient prévu. Le bus qui devait les conduire à la gare n'est pas passé. Ils ont alors tenté de faire du stop. Mais leur aspect troupeau de moutons — de moutons chargés de volumineux sacs à dos, qui plus est — a découragé les rares voitures. Il paraît, soit dit entre parenthèses, que les auto-stoppeurs sont une espèce en voie de disparition, en raison d'une pénurie croissante de citrouilles transformables en carrosses. Tout cela aurait pour cause première la consommation abusive de faits divers sanglants par la population. L'automobiliste serial killer le disputerait désormais à l'auto-stoppeur psychopathe dans l'imaginaire collectif, paralysant tout élan spontané des parties concernées sur les routes de France.

Mais revenons à nos moutons.

Comme le bus devait arriver avec deux heures d'avance

sur l'horaire du train, les moutons en question se sont dit qu'ils avaient le temps de marcher. Hélas, une fois arrivés à la gare, les uns seulement bien échauffés par leur marche sportive, toniques, le regard brillant et les joues roses, les autres écarlates et suants, les épaules meurtries et les poumons sifflants (on aura reconnu les chétifs et les fumeurs), nos protagonistes ont découvert un hall rempli de voyageurs consternés, et un panneau d'affichage vide de toute annonce hormis celle-ci :

En raison d'un mouvement social, pas de train jusqu'à nouvel ordre.

Après quelques jurons bien sentis, coups de pied donnés dans les valises, tentatives dérisoires pour *obtenir des informations au guichet, demander aux autres voyageurs ce qu'ils comptent faire*; après des déclarations aussi vaines et intempestives que : « Moi j'ai b'soin d'boire un café », « Moi faut que j'fume une clope », « Moi-j'-reste-pas-ici-quoi-qu'il-arrive-j'me-casse », « Moi-putain-ils-ont-intérêt-à-me-rembourser-mon-billet-ou-j'leur-colle-un-procès-au-cul », nos étudiants ont fini par acheter les journaux. Chose qu'ils n'avaient pas faite depuis leur arrivée en Bretagne.

Ils ont découvert la gravité de la situation, se sont assis sur leurs sacs à dos, et ont commencé à se concerter sur la suite des événements.

Jason a fait remarquer qu'ils étaient pour ainsi dire en vacances et qu'il n'y avait aucune urgence à rentrer. Il a ajouté « pour ainsi dire » afin de ménager l'ego saignant du seul garçon de la troupe qui n'est pas étudiant, mais, comme nous allons le voir, chômeur. Il leur a proposé de prolonger leur séjour sur la presqu'île. Ou pour le moins d'y passer la nuit, de manière à voir venir.

La proposition a été assez bien accueillie, en dépit de

quelques grincements de dents, et d'un désagréable « voir venir quoi? », dont la paternité n'a pu être attribuée.

Après avoir dîné dans une crêperie près de la gare, de manière à refaire leurs forces, nos protagonistes ont courageusement repris leurs sacs à dos et sont arrivés à bon port — c'est-à-dire à leur point de départ — peu avant minuit. Disons-le tout de suite, ils sont là pour toute la durée du récit.

Mais il est temps de présenter individuellement nos dix souris de laboratoire.

*

De *Jason Cailleteau*, nous avons déjà dit quelques mots. Ce jeune homme brillant, infatigable et parfois fatigant, qui a obtenu les meilleurs résultats de sa promotion aux partiels de février, a le tempérament d'un meneur. Ancien chef scout, il aime donner des ordres, proposer des activités, monopoliser la parole. En bref, organiser le bien-être de la collectivité, à condition qu'elle lui en soit un minimum reconnaissante. Jolie tête de dandy bouclé, qu'on laissera au lecteur le loisir d'imaginer. Beaucoup de grâce et de volubilité. Voilà qui suffira pour le moment.

Ludivine Nattier, dite *Ludi* par ses proches, et *Divine* par son compagnon, est notre deuxième souris. Quand nous disons *deuxième*, nous ne suggérons pas que l'ordre de présentation relève d'une quelconque préméditation, ou soit doté d'une quelconque signification. Les souris surgissent de leur nuit bretonne de manière aléatoire, les unes après les autres, à la va-comme-je-te-pousse.

Ludi est une amie d'enfance de Jason. Cette jolie jeune femme est blonde, de préférence, possiblement rousse, et

quoi qu'il en soit blanche et fragile de peau. Idéaliste (c'est elle qui le dit), elle étudie la sociologie sur le même campus que Jason, mais songe à tout plaquer pour faire de l'humanitaire, rejoindre une association ou un parti politique, *elle ne sait pas encore*. Fille de riches industriels, quelque peu complexée par ses origines sociales, elle compense en se disant *rouge*, en fumant des cigarettes roulées et en portant un keffieh en toute saison.

Hugues Simoneau est le petit ami de Ludivine. Il a quatre ans de plus qu'elle, soit vingt-cinq ans. Il n'a pas fait d'études, et se trouve actuellement au chômage (oui, c'est lui le chômeur, les autres n'étant peut-être, après tout, en bons étudiants incertains de leur avenir, que des graines de chômeurs). Il a précédemment travaillé dans une célèbre chaîne de fast-food. Lors de la dernière grève que ladite chaîne a connue, il a poussé à bout la patience de son *manager* en montant sur les tables neuves avec ses croquenots, pour mieux haranguer ses camarades. Il a été licencié officiellement pour *dégradation de matériel*. Il a rencontré Ludivine deux ans auparavant, alors qu'il était payé par un institut de sondage pour poser des questions aux gens sur le thème de l'hygiène dentaire. C'est un garçon séduisant, pour qui aime le genre rude : mâchoire carrée, traits saillants, musculature sèche et mains noueuses.

Amande Thiers est ce qu'on appelle d'ordinaire, avec une vulgarité qui a l'avantage d'être explicite, une *bombe*. Libre à chacun de se la représenter blonde ou brune. En revanche, il est impératif, si l'on veut ne pas trahir son type, de l'imaginer souple, pulpeuse, languide, coiffée d'un foulard de couleur vive, et avec un piercing dans la narine droite. Douée mais paresseuse, comédienne à ses heures, ce qui nuit fortement à son assiduité à la fac, elle est voisine de Jason à la

résidence universitaire. Elle a sympathisé avec lui pendant l'année, notamment en vue de lui emprunter ses cours et de lui faire faire ses exposés.

Amande appartient à un genre bien connu : celui des filles qui font sensation quand elles entrent dans un amphithéâtre, une salle de spectacle ou même un supermarché, suscitant haine torrentielle ou dévotion extatique. Comme chacun a bien connu une Amande Thiers dans sa vie, nous laisserons au lecteur le soin de compléter le portrait.

Karen Letort ne posera pas davantage de problèmes de représentation, quand on aura expliqué qu'elle est, depuis le lycée, la *meilleure amie* d'Amande Thiers. Tout le monde a connu la meilleure amie d'une Amande Thiers. Mais tout le monde n'est pas capable de s'en souvenir avec exactitude. Et pour cause. C'est la même jeune fille qu'Amande Thiers, mais dans sa version ratée, inachevée, inodore et sans saveur. La copie pâlichonne d'un Warhol rutilant. Résultats scolaires en léger retrait, postérieur plus saillant et moins bien dessiné, vêtements de marque et de qualité comparables, mais moins seyants, et moins bien assortis. Avec cela, de la régularité sans beauté, de la méchanceté sans esprit, de la gentillesse sans grandeur et confinant à la niaiserie. En bonne suiveuse, elle fait comme Amande une licence de lettres. Elle non plus sans conviction ni projet d'avenir, mais sans même l'espoir d'un casting qui la sauvera de l'anonymat.

Yvon Rétamier appartient lui aussi à un type bien connu. Selon les termes consacrés, il est le *beau gosse* de la fac, tout comme Amande en est la *bombe*. Avec sa grande taille, ses yeux charbonneux et ses dreadlocks terminées par des grelots, il est devenu en moins de temps qu'il ne faut pour le dire la *coqueluche de la fac*, après avoir été *l'idole du lycée* et la

star du collège. Étudiant en histoire et en arts du spectacle, il a connu Amande et Jason lors des soirées organisées par le club cinéma. Tous les étudiants du campus connaissent Yvon, au moins de vue, pour l'avoir croisé dans des réunions politiques, au club ciné qu'il co-anime, ou bien en train de jongler torse nu avec des noix de coco vides, sur les grandes pelouses qui séparent les bâtiments lettres et sciences, accompagné à la flûte à bec et au djembé par quelques admirateurs mystiques convaincus de revivre Woodstock.

Notre septième protagoniste, *Cédric Orvet*, est depuis le collègue le *meilleur ami* d'Yvon, exactement de la même manière que Karen est la *meilleure amie* d'Amande. D'origine coréenne, adopté durant sa petite enfance par un couple d'informaticiens, Cédric est étudiant dans une école d'ingénieurs. C'est un garçon jovial mais complexé. Le lecteur a pu voir des versions américaines de ce stéréotype dans des comédies d'un goût douteux, dites *teen movies*. Comme ses parents sont fortunés, Cédric possède une voiture, qu'Yvon lui emprunte souvent. Un appartement en ville, qu'Yvon utilise pour organiser des *teufs géantes*. Un compte en banque bien fourni, dans lequel Yvon puise pour s'approvisionner en substances diverses auprès de son dealer. En retour de ces bons et loyaux services, Cédric se voit proposer par Yvon tous les *bons plans* en matière de soirées, de filles et de week-ends à Amsterdam ou à la mer. C'est ce qui explique qu'il fasse partie des invités de Jason, alors que celui-ci ne le connaît guère et n'a pas été très enthousiasmé par sa venue, au départ. La présence de Cédric ayant été annoncée comme la condition expresse de celle du bel Yvon, la sensuelle Amande, secondée par la jalouse Karen, a travaillé Jason au corps, et a finalement obtenu satisfaction.

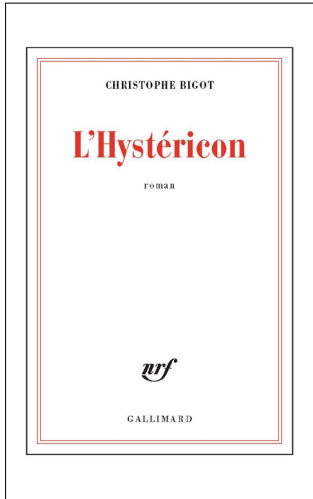
Bathilde de Ganze est une autre amie d'enfance de Jason.

Elle fait des études de droit. Le stéréotype dont elle relève — on l’aura compris à son nom, qui est à lui seul tout un programme romanesque — est celui de la *jeune fille rangée*. Stéréotype moins anachronique qu’on pourrait le croire, surtout dans certains milieux insensibles au passage du temps. On reconnaîtra d’ailleurs mieux Bathilde sous le sobriquet usuel et odieux de *catho coincée*.

Bathilde est très attachée à Jason. Leurs deux grand-mères, qui étaient dans le même club de lecture, leur ont toujours prédit qu’ils finiraient par se marier. Bathilde connaît également Ludivine, autrefois scolarisée dans le même institut religieux qu’elle. Mais les deux jeunes femmes ne s’apprécient pas, et c’est un euphémisme. La première, parce qu’elle juge Jason trop proche de la seconde. La seconde, parce que sa camarade lui renvoie l’image du milieu dont elle s’est péniblement affranchie. Explications grossières, mais provisoirement suffisantes. Bathilde est tout sauf laide et sottise, n’en déplaît à certains. Elle est assurément jolie, très jolie même (d’aucuns rajouteront perfidement *dans le genre élevé au bon grain*). Enfin, c’est un esprit rigoureux et pénétrant, quoique peu ouvert, et sujet à quelques accès de mysticisme.

Mourad El Amrani, également étudiant en droit, s’est rapproché de Bathilde au cours de l’année de licence. Comme il la redoutait vaguement raciste, il a surjoué pour elle le côté *bon-Arabe-modèle-d’intégration-meilleur-étudiant-de-sa-promotion*, de façon à pouvoir déjeuner au restaurant universitaire à la même table qu’elle et que Jason, qu’il trouve irrésistible. Mourad est aussi beau et intelligent que possible. C’est-à-dire beaucoup, et plus encore. Originaire d’une *banlieue défavorisée*, fils d’un virulent caricaturiste tunisien devenu routier et d’une femme au foyer, tous deux réfugiés poli-

Neuvième journée	358
Neuvième histoire : Un meurtre, s'il vous plaît	379
Dixième journée	406
Dixième histoire : Les médisances	423
<i>Épilogue</i>	455



L'Hystérimon

Christophe Bigot

Cette édition électronique du livre *L'Hystérimon*
de *Christophe Bigot*

a été réalisée le 13/04/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en avril 2010 par l'imprimerie Firmin Didot
(ISBN : 9782070129126)

Code Sodis : N42004 - ISBN : 9782072399916

Numéro d'édition : 174594